

Les mouvements sociaux : contribution a l'analyse

des théories dans la durée

Wadiaa morchid

Doctorante

Fsjes Meknès

Résumé : Un mouvement social c'est la mobilisation d'un groupe pour le défense des intérêts ou encore un point de vue face à un adversaire commun à qui il oppose un contre projet plus au moins élaboré .Ces mouvements sociaux génèrent des conflits et contribuent aux transformations du fonctionnement de la société ainsi que de ses valeurs, ses normes, et ses composantes. L'évolution des mouvements sociaux a connu une évolution lente aussi bien en Europe qu'aux Etats unis, et ces mouvements concernent différents enjeux sociaux, économiques, politiques et culturels .Ils prennent des formes plus au moins violentes et plus au moins durables. La société industrielle est marquée par les mouvements à portée socio économique, notamment les conflits du travail menés par le mouvement ouvrier .D'autres mouvements plutôt socioculturels ont vu leur importance croitre depuis les années 1960 ; certains sociologues pensent que ces nouveaux mouvements sociaux ont pris place centrale qu'occupait hier le mouvement ouvrier. Plus récemment, on assiste à l'essor de mouvements très localisés et, à l'opposé, de mouvements mondiaux que symbolisent les ONG toujours plus nombreux. Ces derniers temps avec l'évolution des NTIC, on est en face de nouvelles formules de contestation (input) « pour emprunter les termes des politiques publiques », lesquelles, aussi bien gouvernants que théoriciens doivent trouver des réponses (out put).

Mots clés : mouvements sociaux-acteur collectif-incitation collective-opportunités politiques –comportement collectif-psychologie de la folle

Introduction

Dans le but de porter un changement social, les individus peuvent être réunis autour d'espoirs, d'émotions ou d'intérêts communs, pour défendre une cause, en constituant un mouvement social. Ce dernier a connu une émergence dans le temps et dans l'espace, d'où la diversité des théories sur les mouvements sociaux. Du point de vue conceptuel, les théoriciens ont parlés de « comportement collectif », « mobilisation protestataire », « action collective », avant de trouver une forme consensuelle pour parler de « mouvement social ». Aujourd'hui ce concept peut être définis comme étant des mobilisations collectives visant à défendre une cause conflictuelle (intérêts ou projet collectif) face à un ou des adversaires⁽¹⁾.

Du point de vue historique, l'expression « mouvement social » est apparue dans les années 1860 et 1840 pour désigner au départ les partisans du socialisme et du progrès, par opposition au camp de la conservation et de l'ordre. L'expression reste néanmoins peu usitée jusqu'aux lendemains de la seconde guerre mondiale. A partir du mois de Mai 1968⁽²⁾, elle commence à être employée au pluriel, pour désigner la floraison de mouvements protestataires et revendicatifs qui naissent alors : « féminisme, écologie pacifisme, etc. ... Les mouvements sociaux se caractérisent alors par la défense de causes spécialisées par opposition au mouvement ouvrier, réputé porteur d'un projet global de transformation du monde. En France, la seconde moitié des années 1980 est marquée par une série de grèves catégorielles : cheminots en 1986, infirmières en 1988 et en 1992, fonctionnaires des finances en 1989. L'expression « mouvements sociaux » commence alors à désigner des mouvements de grèves sectoriels, défendant les intérêts d'une profession particulière. C'est avec les grandes grèves de l'hiver 1995 que le terme « mouvement social » recommence à être employée au singulier, pour désigner à la fois l'ensemble de ces mobilisations sectorielles et les organisations – syndicats ou associations – qui y sont impliquées.

L'intérêt du sujet réside dans le fait que débattre la question du mouvement social, constitue d'une part une preuve matérielle de la crise systémique et structuro-

¹- CEFAÏ Daniel, Pourquoi se mobilise-t-on ? Théories de l'action collective, la Découverte, 2007.

²- CHAZEL François, « Mouvements sociaux », in Raymond BOUDON, (dir), traité de sociologie, PUF, 1992.

fonctionnelle de la démocratie, et d'autre part un renouvellement et un approfondissement de celle-ci. Dans ce sens, Alain Touraine, a assimilé les mouvements sociaux à une forme singulière et importante de la participation politique. Selon lui un mouvement social participe au processus démocratique et politique ⁽¹⁾, surtout si on considère qu'il s'agit d'une réaction à une crise de système démocratique et qu'il constitue in fine un approfondissement de celui-ci.

Aujourd'hui, le contexte montre que les mouvements sociaux, plus que jamais, font partie de la vie sociale et politique. Si dans les années 90 on a été impressionné par les mobilisations multisectorielles et les mouvements de libération nationale, par les mobilisations pour le climat et autres, aujourd'hui, avec le développement des nouvelles technologies de l'information, les formes de protestations ont pris de nouvelles dimensions, et d'autres ampleurs, d'où la nécessité de voir le phénomène peut être sous d'autres angles, suivant aussi les champs disciplinaires de leurs promoteurs, la nature des doléances, la manière de les présenter, surtout qu'aujourd'hui on parle de monde virtuel, ou encore le flux démocratique⁽²⁾ et son ampleur dans la mobilisation des populations.

L'objectif de ce travail est donc de repérer les explications des processus protestataires en ce qu'elles offrent de particulier, et ce à travers les théories des mouvements sociaux, leurs évolutions et les nouvelles approches de ce concept portant sur l'action collective protestataire, d'où la problématique de savoir comment les mouvements sociaux ont évolués dans le temps, à travers les théories qui ont traités cette question et voir quelles sont les nouvelles orientations dans l'analyse des mouvements sociaux ?

Répondre donc à ces interrogations, nous pousse à adopter une approche poliste analytique surtout si l'on sait que tout chargement social ⁽³⁾ mérite d'être utilisé sous l'angle des politiques publiques celle-ci sont au cœur du changement social, au

¹- Alain Touraine, « La voix et le regard, sociologie des mouvements sociaux », Fayard, 1997.

²- Flux démocratie : la mobilisation à travers les réseaux sociaux, exemple : mouvement contre produit alimentaire (Danone – Sidi Ali, Maroc, 2018).

³- Changement social : « Toute transformation observable dans le temps, qui affecte de façon durable la structure et le fonctionnement de l'organisation sociale ». GRAWITZ M, lexicque de sciences sociales, 8^{ème} édition, Paris, DALLOZ, 2004.

sein d'un Etat légal-rationnel, de même que les mouvements sociaux de leurs côtés sont parmi les principaux acteurs de l'agenda gouvernemental.

Pour cela, nous allons voir dans un premier axe, la notion d'acteur collectif et l'intervention extérieure pour une prise de conscience et ce suivant les théories holistes. (I) et voir dans un second, les approches partant de l'individu comme socle de l'action collective (II).

I) LES THEORIES HOLISTES :

Le 19^{ème} siècle a connu la naissance et le développement des mouvements sociaux en Europe, suivant les approches holistes. (A) et au 20^{ème} siècle plusieurs courants intellectuels ont, tout en s'inscrivant dans une perspective holiste, défendu l'idée selon laquelle les mouvements sociaux avaient besoin d'une intervention extérieure pour prendre conscience d'eux même (B).

A) La notion d'acteur collectif :

Les théories du 19^{ème} siècle ont été dominées par l'approche holiste des luttes sociales et des mobilisations collectives de manière générale. Cela est vrai aussi bien pour les auteurs hostiles à ces luttes considérées comme des phénomènes de foules par nature irrationnelles que pour ceux qui en font un moteur de transformation sociale et le germe de la société future.

Ainsi vers la fin du XIX siècle, on a assisté à une tentative de constitution d'une science nouvelle, sous l'égide de Gustave le BON et Gabriel TARDE, qu'on a appelée la psychologie collective. En 1895, le BON a publié un ouvrage intitulé : « Psychologie des foules ». Selon lui, la foule est une entité douée d'une « âme » transcendant les consciences particulières des individus qui la composent : « la personnalité consciente s'évanouit, les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientées dans une même direction. Il se forme une âme collective, transitoire sans doute, mais présentant des caractères très nets. La collectivité est alors devenue, ce que, faute d'expression meilleure, j'appellerai une foule organisée, ou si l'on préfère une foule psychologique. Elle forme un seul être et se trouve soumise à la loi de l'unité

mentale des foules » ⁽¹⁾. Or, la foule en action est, selon le Bon, fondamentalement irrationnel et à tendance à se soumettre à l'autorité de « meneurs », capable de susciter son « excitation », en ayant recours à la « suggestion », notion que le Bon fait dériver de l'hypnose. Le meneur parvient ainsi à manipuler les émotions de la foule en usant d'images.

De son côté Gabriel Tarde ⁽²⁾, intéressé par la psychologie collective, a appliqué dans son ouvrage « l'opinion et la foule » ⁽³⁾, sa théorie de « l'imitation ». A l'instar de Gustave le Bon, il considère les foules comme des phénomènes incontrôlables et dangereuses, qui tendent à l'uniformité et à l'unanimité du fait de la propagation des émotions en leur sein par voie d'imitation. Ce courant de la psychologie des foules aura une grande influence durant les premières décennies du XX^{ème} siècle, d'où le concept de mythes de l'usage, dont a parlé Georges Sorel ⁽⁴⁾, ou encore Sigmund Freud, qui a traité la psychologie collective et l'analyse du moi.

Sur un autre plan pour Karl Marx et Friedrich Engels, la « conscience de classe » ⁽⁵⁾ se construit progressivement, dans et par la lutte, surtout que les ouvriers mènent les combats séparément, chacun dans son unité, de production. En effet, la révolution industrielle a dégradé la condition des ouvriers, en les éparpillant à travers le payer et en faisant jouer la concurrence entre eux. Toutefois avec le développement de l'industrie qui s'accompagne d'une augmentation de nombre d'ouvriers et leurs concentrations, les ouvriers prennent progressivement conscience de la nécessité de l'unité et la cohésion, d'où la naissance des premières associations ouvrières.

De son côté, aux Etats-Unis, pour l'école de Chicago, l'étude des foules est intégré dans l'étude des comportements collectifs, ainsi Herbert Blumer traite les

¹- Le Bon Gustave, psychologie des foules, presse universitaires de France, 4^{ème} édition, 1991

²- Gabriel Tarde, universitaire, titulaire de la chaire de philosophie moderne du collège de France.

³- Gabriel Tarde, L'opinion et le foule, Paris, PUF, 1989.

⁴- Georges Eugène Sorel, Philosophe français, connu par ses réflexions sur les violences.

⁵- Marx Karl, et Friedrich Engels, Manifeste du parti communiste, Flammarion, 1999.

comportements collectifs suivant une typologie dans la quelle il distingue cinq types⁽¹⁾ : les comportements de foules tels que (les paniques, les rumeurs, les émeutes), les comportements de masse qui ne sont pas organisés, l'opinion publique, les tactiques communistes et la propagande, et enfin les mouvements sociaux.

Ainsi, en cherchant à définir les comportements collectifs, la conception de Blumer s'avère large pour expliquer le phénomène, attendu qu'il inclut dans cette catégorie les chants populaires, les danses, la mode et par conséquent seuls les comportements de foules et les mouvements sociaux méritent l'attention. Dans ce sens, Blumer conçoit la foule comme une dissolution des attaches à des valeurs de groupes préparant à la destruction d'aires de l'ordre social et comme le moyen d'émergence d'action de groupes développant des sentiments collectifs⁽²⁾. D'où des questions qui s'imposent : de quoi est faite une masse, comment elle s'opère ? Et quelles influences peut exercer son comportement sur la vie sociale ?

Il faut dire que même si les mouvements sociaux peuvent naître et s'organiser spontanément, ils ont néanmoins besoin d'une intervention extérieure pour prendre pleinement conscience d'eux mêmes.

B) L'idée d'une « conscience extérieure » au XX^{ème} siècle :

Au XX^{ème} siècle Lénine critique la sociale démocratie et le trade-unionisme⁽³⁾. Pour lui, et il en veut pour preuve l'exemple du travaillisme britannique le prolétariat est spontanément réformiste⁽⁴⁾, préoccupe uniquement par les questions économiques immédiates. Ce syndicalisme dénué de perspective politique et économisme ; pour lui constitue une déviation par rapport aux objectifs de socialisme scientifique. Selon Lénine, le prolétariat ne peut accéder de lui-même, à la conscience de classe, et qu'il a besoin qu'elle lui soit apportée de l'extérieur par un parti d'avant-garde. Contrairement à Marx et Engels, il pense donc que le parti exerce à l'égard de la classe ouvrière une

¹- Blumer Herber, collective Behavior, in Park ®, dir, an outline of principals of sociology, New York, Barness & Noble, 1939, pp 221, 280 (rev 1951).

²- Ibid., p 131.

³- Les trades unions sont les syndicats britanniques, nés en 1824, clandestinement, puis organisé dès 1868, sous forme de trade unions congress, entre au parlement dès 1976.

⁴- Vladimir Lénine, Que faire ? Editions du progrès, 1975.

double fonction de direction politique et d'éducation idéologique. Ce parti doit être constitué par une élite disciplinée, organisée selon les principes hiérarchiques stricts. Ses militants sont des révolutionnaires professionnels, qui lui sont entièrement dévoués. Il fonctionne selon le pce du centralisme démocratique ⁽¹⁾, en vertu duquel les décisions sont supposées être librement discutées par la base et votées démocratiquement. Une fois prises, elles doivent néanmoins être exécutées sans discussions ni remises en cause d'aucune sorte. La structure du parti doit correspondre à celle d'une armée clandestine, verticalement intégrée et horizontalement cloisonnée.

Cette conception du parti a été sévèrement critiquée par Rosa Luxemburg et par Trotski, qui finira pourtant par rallier le parti bolchevique et embrasser ses conceptions, quelques années plus tard, le succès de la révolution d'octobre en 1917, donnera à la doctrine léniniste une portée mondiale.

En 1920, le deuxième congrès de l'internationale communiste a mis l'accent sur la conformité des partis communistes au modèle léniniste, ce dernier qui devient largement dominant dans le monde.

De son côté Alain Touraine ⁽²⁾ s'est intéressé à l'organisation du travail, les consciences ouvrière, puis au changement social. Pour lui, le monde moderne est toujours le théâtre des affrontements de deux grands acteurs collectifs. Si à l'ère industrielle, on a assisté aux affrontements entre deux entités (repéré par, Marx et Engels), en l'occurrence la bourgeoisie et la classe ouvrière, aujourd'hui, le mouvement ouvrier est en train de disparaître, d'où la nécessité de voir un remplaçant dans l'ère nouvelle qui commence.

Pour Alain Touraine et ses disciples (François Dubet, Michel Wieviorka), un mouvement social central à l'instar du mouvement ouvrier repose sur trois conditions : d'abord le principe d'identité : qui signifie que l'identité du groupe doit naître dans et par la lutte, ensuite le principe d'opposition, ça veut dire l'existence d'un adversaire qui surgit du conflit et enfin, le principe de la totalité ; suivant lequel un mouvement social

¹- Lafague Jérôme, La protestation collective, Nathan, 1998.

²- Alain Tourrain, pour la sociologie, Seuil, 1974.

visée « l'historicité », qui est l'ensemble des formes de travail de la société sur elle-même⁽¹⁾.

L'approche tourrainienne a amené les sociologues à mettre l'accent sur les nouveaux mouvements sociaux, comme (régionalismes, féminisme, écologie, anti-nucléaires...) ; sans que ces derniers ne puissent produire un cadre théorique et un projet de société, dépassant le cadre des revendications catégorielles, comme ceux développés naguère par les mouvements ouvriers.

Enfin, A. Touraine met l'accent sur l'intervention du sociologue, par les entretiens collectifs avec les acteurs des mouvements sociaux, en interrogeant ses derniers sur leur rôle dans la société et de les assister pour formuler les trois principes d'identité, d'opposition, et de totalité, pour que le mouvement se forge une image de lui-même ce qui donne un sens à son action.

II) LES APPROCHES PARTANT DE L'INDIVIDU

Des modèles théoriques ont vu le jour avec les approches, partant de l'individu. Il en est ainsi des incitations collectives et des mobilisations des ressources (A), et également les cadres de l'action collective et la structure des opportunités politiques (B) pour essayer de dépasser et renouveler les orientations sur les mouvements sociaux.

A) De l'individu isolé à l'individu intégré :

Dans le cadre du paradigme de l'individualisme méthodologique, l'économiste Mancur Olson⁽²⁾ essaye de rendre compte de l'existence, de mobilisation collective. D'un autre côté, et selon Anthony Oberschall⁽³⁾ on trouve que la théorie de la mobilisation des ressources s'intéresse davantage à l'individu intégré à des groupes concrets, et à l'effet du contrôle social exercé par ces groupes sur la mobilisation.

Ainsi pour ce qui est d'abord des incitations sélectives, Mancur Olson, a mis l'accent en 1965, dans son ouvrage logique de l'action collective, sur le constat d'un

¹- Alain Touraine, La voix et le regard, sociologie des mouvements sociaux, Fayard, 1997.

²- OLSON Mancur, Logique de l'action collective, PUF, 1978.

³- OBERSCHALL Anthony, Social movements, Ideologies, Interests, and Identities, Transaction Publishers, 1993.

paradoxe connu sous le nom de « le paradoxe d'Olson ». il s'agit d'une application en science politique du « dilemme du prisonnier » ; par lequel les théoriciens du jeu illustrent une situation dans laquelle, en suivant chacun leur intérêt individuel, les participants du jeu parviennent à une situation qui les désavantage tous. Pour Olson, les mouvements sociaux permettent d'obtenir des biens collectifs. Toutefois, comme l'engagement a un coût pour les individus, ceux-ci sont incités à ne pas participer au mouvement, tout en escomptant en recevoir des bénéfices sous forme de biens collectifs, dès lors que les autres se mobilisent à leur place : c'est le comportement du « passager clandestin » (free ticket rider). De ce fait, lorsque l'on participe à une grève pour une augmentation de salaire, on perd des journées de paie, mais si on ne participe pas, on ne perd rien, et on bénéficie néanmoins de l'augmentation obtenue par le sacrifice des autres, gagnant ainsi sur les deux tableaux.

Le paradoxe réside en cela que si l'ensemble des individus ayant intérêt à passer à l'action font ce calcul coûts - avantages, il ne se passe rien. Pour contourner ce problème, les organisations qui veulent obtenir la mobilisation d'un groupe doivent fournir des biens individuels à leurs membres, afin de contrebalancer les coûts induits par la mobilisation. C'est le cas des partis qui arrivent à recruter des adhérents en leur offrant des mandats électifs, c'est ce que Olson nomme les incitations sélectives.

Pour la question de la mobilisation des ressources, en 1973, Anthony Oberschall⁽¹⁾ a parlé des effets du contrôle social sur la propension des individus à se mobiliser. Il met l'accent sur deux dimensions structurelles propres à favoriser ou à inhiber la probabilité d'apparition de mouvements sociaux dans une société donnée ; d'abord la dimension horizontale de l'intégration au groupe qui distingue entre trois types de sociétés : Les sociétés traditionnelles, avec une intégration communautaire forte, les sociétés anomiques dans lesquelles il existe peu de liens entre les individus et enfin les sociétés dans lesquels il existe une importante société civile, constituée par de nombreux liens de type associatif ,ensuite la dimension verticale de l'intégration au groupe qui concerne quant à elle les rapports entre les groupes sociaux dominants et les groupes dominés. Si des liens forts existent entre ces catégories de la population, la société est dite verticalement intégrée, dans le cas contraire, elle est segmentée en

¹ - Ibid.

combinant des deux facteurs, Oberschll identifie des types de sociétés, qui constituent autant de milieux plus au moins propices à la mobilisation : les sociétés verticalement intégrées connaissent peu de mouvements sociaux, surtout si les liens communautaires y sont puissants. Au contraire, les sociétés verticalement segmentées sont celles dans lesquelles les mobilisations collectives ont le plus de chance de se produire, à condition qu'il y existe de puissants liens communautaires ou associatifs. Les sociétés anomiques connaissent peu de mouvements sociaux lorsqu'elles sont verticalement intégrées et des vagues sporadiques de révoltes sans débouchés politiques si elles sont segmentées.

Ce modèle a nourri tout en courant d'analyse socio-historique souvent désignée comme l'école de la mobilisation des ressources⁽¹⁾. Les auteurs appartenant à ce courant définissent mes mouvements sociaux comme un ensemble d'opinions représentant des préférences concernant la direction que doivent prendre les changements sociaux. Il existe des organisations de mouvement social dont les objectifs correspondent aux préférences d'un mouvement social donné. Ces organisations se donnent pour tâche de mobiliser toutes les ressources disponibles pour favoriser l'engagement des individus appartenant au mouvement social auxquels elles s'identifient. L'ensemble des organisations partageant un même objectif et donc s'identifiant aux mêmes préférences, constituent une industrie de mouvement social.

B) Les nouvelles approches dans l'analyse des mouvements sociaux

Ces nouvelles approches s'articulent sur deux axes : l'un rend aux symboles une place qu'ils avaient perdue dans l'étude des mouvements sociaux depuis le début du 20^{ème} siècle, et l'autre introduit la notion de structure dans un modèle qui paraît à l'origine des individus.

D'abord pour les cadres de l'action collective, cette notion de cadre (frame) et de cadrage (framing) telles qu'elles ont été utilisées par les théoriciens des mouvements sociaux, relevant de la métaphore cinématographique et proviennent de l'anthropologie, via les travaux du sociologue américain Erving Goffman (1974)⁽²⁾ ce dernier considère en effet que toute activité sociale est susceptible d'être saisie selon plusieurs points de

¹- Zald Mayer and Jhon McCarthy, social Movements in a organizational society. Collect transformation books, 1997.

²- Erving Goffman, les cadres de l'expérience, les Editions de Minuit, 1991.

vue, plusieurs interprétations, plusieurs cadrages, qui orientent la perception de la réalité et la conduite des acteurs. Les cadres sont généralement partagés par les individus d'un même groupe, et leur permettent de donner une signification aux phénomènes qu'ils perçoivent. Goffman distingue entre les cadres primaires qui peuvent être naturels ou sociaux, et les cadres transformés qui sont fabriqués intentionnellement dans le but d'orienter dans le sens voulu les perceptions d'un individu ou d'un groupe.

Les théoriciens de la mobilisation des ressources appréhendent les cadres comme un moyen pour les organisations de mouvement social de susciter l'adhésion du groupe qu'ils se donnent pour tâche de représenter. Les dirigeants de l'organisation concernée cherchent en effet à ajuster leurs cadres à ceux de leur audience potentielle (frame alignment), afin de les faire entrer en « résonance ». Pour les auteurs se réclamant de cette approche, l'échec d'une organisation à mobiliser alors qu'il existe une audience potentiellement d'accord avec les objectifs du mouvement s'explique avant tout par une incapacité de ses leaders à trouver les cadres qui leur auraient permis d'entrer en résonance avec cette audience. Cette tendance dans l'étude des mouvements sociaux remet ainsi au goût du jour la prise en compte du rôle des représentations dans les processus de mobilisations collectives, et qui étaient déjà présentes dans les travaux de Gustave Le Bon sous la forme d'« images » utilisées par les « meneurs » pour manipuler la foule, et chez Georges Sorel en tant que « mythes » mobilisateurs. Sur un autre plan et concernant la structure des opportunités politique, le sociologue américain Charles Tilly (1978) ⁽¹⁾ a mis en évidence le rôle joué par la structure des opportunités politiques dans les mobilisations, du fait de leur impact sur les anticipations des acteurs en termes de succès ou d'échec de l'action. Cette structure est constituée par l'ensemble des facteurs favorables ou défavorables à la réussite de l'action collective organisée à un moment donné: existence de ressources facilement mobilisables, règles juridiques encadrant l'organisation des mobilisations, alliances possibles avec d'autres groupes sociaux ou avec une fraction des élites, visibilité de la cause défendue et état d'esprit dominant dans l'opinion publique à son encontre, existence d'autres mobilisations sur des enjeux similaires, etc. Sidney Tarrow (1994) identifie quatre éléments de la structure des opportunités politiques qui favorisent la naissance d'actions protestataires :

¹ - Tilly Charles, from mobilization to revolutions, addition weslgy, 1978.

un processus d'ouverture des voies d'accès au pouvoir, l'instabilité électorale, la division des élites et l'existence d'alliés influents.

Selon Herbert Kitschelt⁽¹⁾ (1986), le degré de fermeture ou d'ouverture de l'État aux actions protestataires joue également sur la forme que prendra la mobilisation: les États ouverts rendent inutile le recours aux méthodes directes de confrontations, telles que les manifestations et les grèves, alors que les États fermés, en refusant de prendre en compte les demandes émanant de la société, les encouragent de par leur attitude. La structure des opportunités politiques peut ainsi faciliter ou décourager les mobilisations, et incite les acteurs à choisir parmi les ressources disponibles celles qui sont les plus adaptées à la situation. Charles Tilly parle ainsi de répertoire d'action collective, pour désigner les moyens de pression et d'influence théoriquement mobilisables par un groupe donné à un moment donné afin de faire avancer sa cause. Ce répertoire d'action dépend non seulement de la structure des opportunités politiques, mais également de l'histoire du groupe considéré et de son expérience passée en termes de mobilisation.

Conclusion :

En guise de conclusion, il faut dire que toutes les sociétés connaissent des mouvements collectifs au moyen des quels des groupes sociaux défendent leurs intérêts et manifestent leurs opinions. Ces mouvements sociaux plus au moins fréquents, plus au moins conflictuels portent sur des enjeux différents et prennent des formes diverses selon la société dans laquelle ils se déroulent.

Il est certain que l'explication de l'activité pratique conflictuelle devrait prendre en compte de configurations de concurrence entre groupe l'analyse des interactions permet ainsi d'éviter le risque mécaniste contenu dans l'idée d'une imposition aux groupes protestataires de cadres symboliques préexistants.

Sur un autre plan, si avant on parlait de mouvements a porté économique et socioprofessionnel, de mouvements aux enjeux socio-culturels, aux mouvements locaux

¹- Herbert Kischelt, political opportunity structure and protest .Anti-nuclear movements in four democracies, british journal of political sciences, vol 16, n 1, 1986

et globaux ⁽¹⁾, aujourd'hui l'évolution, a fait que les mouvements sociaux s'adaptent aux circonstances. A cet égard, on peut noter leur capacité à faire usage des NTIC⁽²⁾. Ils ont su en effet parfaitement s'installer sur le net en mettant à profit pour la défense de leur cause les nouveaux instruments de communication digitale : sites de pétition, réseaux sociaux en ligne (facebook et twitter...). la mobilisation via le net est une forme de démocratie, en même temps qu'ils sont le produit de leur temps, ce genre de mobilisation participent a la construction d'une nouvelle réalité sociale, que la théorie doit suivre de près pour asseoir une nouvelle doctrine de mouvements sociaux.

Bibliographie :

- CEFAÏ Daniel, Pourquoi se mobilise-t-on ? Théories de l'action collective, la Découverte, 2007.
- CHAZEL François, « Mouvements sociaux », in Raymond BOUDON, (dir), traité de sociologie, PUF, 1992.
- Alain Touraine, « La voix et le regard, sociologie des mouvements sociaux », Fayard, 1997.
- Flux démocratie : la mobilisation à travers les réseaux sociaux, exemple : mouvement contre produit alimentaire (Danone – Sidi Ali, Maroc, 2018).
- Changement social : « Toute transformation observable dans le temps, qui affecte de façon durable la structure et le fonctionnement de l'organisation sociale ». GRAWITZ M, lexique de sciences sociales, 8^{ème} édition, Paris, DALLOZ, 2004.
- Le Bon Gustave, psychologie des foules, presse universitaires de France, 4^{ème} édition, 1991
- Gabriel Tarde, L'opinion et le foule, Paris, PUF, 1989.
- Marx Karl, et Friedrich Engels, Manifeste du parti communiste, Flammarion, 1999.
- Blumer Herber, collective Behavior, in Park ®, dir, an outline of principals of sociology, New York, Barness & Noble, 1939, pp 221, 280 (rev 1951).
- Vladimir Lénine, Que faire ? Editions du progrès, 1975.
- Lafague Jérôme, La protestation collective, Nathan, 1998.

¹- Agrito liansky,Eric filleule olivier ,Mayer Nonna ,l'after mondialisme en France ,la longue histoire d'un nouveau mouvement ,Flammarion ,2005

²- NTIC : nouvelles technologies de l'information et de communication.

- Alain Tourrain, pour la sociologie, Seuil, 1974.
 - Alain Tourrain, La voix et le regard, sociologie des mouvements sociaux, Fayard, 1997.
 - OLSON Mancur, Logique de l'action collective, PUF, 1978.
 - OBERSCHALL Anthony, Social movements, Ideologies, Interests, and Identities, Transaction Publishers, 1993.
- Zald Mayer and Jhon Mccarthy, social Movements in a organizational society. Collect transformation books, 1997.
- Erving Goffman, les cadres de l'expérience, les Editions de Minuit, 1991.
 - Tilly Charles, from mobilization to revolutions, addition weslgy, 1978.
 - Herbert Kischelt, political opportunity structure and protest .Anti-nuclear movements in four democracies,britich journal of political sciences,vol 16, n 1, 1986
 - Agrito liansky,Eric filleule olivier ,Mayer Nonna ,l'after mondialisme en France ,la longue histoire d'un nouveau mouvement ,Flammarion ,2005